

## **2. Axes de travail**

### **2.1. La multi-ethnicité non mélangée en Moldavie**

La Moldavie est un pays situé à l'est de l'Europe, entre la Roumanie et l'Ukraine. La superficie du pays est de 33,851 km<sup>2</sup><sup>1</sup>, il n'y a aucun accès à la mer, mais à l'est du pays coule la rivière Diester dans sa dernière étape avant de déboucher sur la Mer Noire<sup>2</sup>. La population est de 3,583,288 d'habitants en 2014<sup>3</sup>. L'administration est répartie entre trente-deux départements, trois municipalités, un territoire autonome uni (Gagaouzie) et un territoire uni (Transnistrie)<sup>4</sup>. Ce dernier s'est autoproclamé indépendant mais n'a pas de reconnaissance internationale. La capitale est Chisinau et elle se présente comme la zone urbaine la plus peuplée de la Moldavie et est aussi le principal centre industriel, commercial et économique du pays (Heintz, 2014 : 4).

La langue la plus parlée en Moldavie est le moldave, un dialecte roumain très influencé par le slave. C'est pour cela que la langue officielle du pays est le roumain. Pourtant 58,8% de la population considèrent le moldave comme langue maternelle, contre 16,4% qui considèrent le roumain comme langue maternelle. On trouve aussi une forte présence de la langue russe (16% des locuteurs) ainsi que dans une moindre proportion l'ukrainien (3,8%), le gagauz (3,1%) et le bulgare (1,1%)<sup>5</sup>. Ce mélange de langues et (par conséquent) d'ethnies peut se comprendre à la lecture de l'histoire nationale.

La Moldavie que l'on reconnaît aujourd'hui comme pays, était traditionnellement plus large et comprenait des territoires qui aujourd'hui sont intégrés dans la Roumanie et

---

1Cette information est extraite de le site web de la CIA: <https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/md.html> Consulté le 15 mars 2015.

2Idem

3Idem

4Idem

5Idem

l'Ukraine. Pendant environ cinq siècles (depuis le XIV<sup>e</sup> siècle) ce territoire a été disputé par l'Empire Ottoman, l'Empire Austro-hongrois et le tsar russe à plusieurs reprises. Jusqu'à 1812 la Moldavie faisait partie du groupement des principautés roumaines (avec la Transylvanie et la Valachie) en même temps qu'elle était principauté vassale de l'Empire Ottoman. Au cours de l'année 1812, l'empire tsariste abat les ottomans et annexe la partie orientale de la Moldavie historique. Cette situation durera jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, moment auquel le territoire moldave est uni à la Roumanie moderne (état-nation depuis 1859) (Henitz, 2014 : 3).

Mais cette réunification ne durera pas longtemps : en 1940 suite au pacte entre Hitler et Staline, l'URSS annexe la partie orientale de la Moldavie (l'actuelle République Moldave) en tant que République Socialiste Soviétique de Moldavie (RSSM). Durant la Deuxième Guerre Mondiale et à sa suite, la russification ainsi que la présence de l'Armée Rouge sur le territoire moldave s'intensifieront, notamment à partir de 1941 lorsque la Roumanie s'allie avec Hitler (Danero et Verschueren, 2009 : 104). Des milliers de Moldaves seront déportés en Sibérie, et beaucoup de colons russes et ukrainiens s'installeront en territoire moldave. Staline imposera un régime communiste et l'utilisation de l'alphabet cyrillique dans la langue roumaine, renommée "moldave" pour se défendre des possibles réclamations territoriales de la Roumanie (Heintz, 2014 : 400). Durant cette période, on assiste à une persécution et une épuration des intellectuels d'origine roumaine, même parmi ceux qui s'accordent avec le régime soviétique, et la majorité des postes politiques sont occupés par des personnes non-roumaines. La position du gouvernement se caractérise par la volonté de réprimer tout sentiment d'appartenance nationale roumaine ou locale moldave.

En ce qui concerne l'économie, la RSSM devient l'une des exploitations agricoles les plus importantes de l'URSS. Le peu de développement industriel se concentre surtout sur la zone orientale du pays, la Transnistrie (Danero et Verschueren, 2009 : 104), zone occupée par les nouveaux colons russes et ukrainiens. Les exigences agricoles de l'URSS et la précarité engendrent la famine entre 1945 et 1947.

Pendant trois décennies la situation reste tendue, marquée par les ressentiments entre la population et le gouvernement. Cette période communiste sera marquée aussi par des tentatives de rapprochement entre la Moldavie et la Roumanie (par exemple Ceaucescu en 1965), mais sans succès aucun. Ce n'est qu'avec l'accession au pouvoir de Gorbatchev en 1985 et l'application de la Perestroïka deux ans plus tard que naîtront une

certaine ouverture, des modifications progressives des structures politiques dans la RSS de Moldavie et un sentiment de liberté retrouvée pour la population moldave (Danero et Verschueren, 2009 : 105). En 1989 la majorité roumanophone du pays se mobilise à l'encontre de la russification et en faveur du respect de son histoire, sa culture et ses traditions (Heintz, 2014 : 400). Ainsi, cette même année, le Soviet Suprême de la RSS de Moldavie proclame le moldave (et non pas le «roumain», comme le demandaient les roumanophones) comme langue d'État et impose aussi une réintroduction de l'alphabet latin (Danero et Verschueren, 2009 : 105).

Avec la chute de l'URSS, le 27 août 1991 (devenu jour de fête nationale) on proclame l'indépendance et la Moldavie devient pour la première fois un état souverain (Heintz, 2014 : 400). Le Soviet Suprême se transforme en Parlement Moldave. Un référendum est annoncé pour décider si la nouvelle République de Moldavie veut se réunifier avec la Roumanie. Même si l'indépendance acquise corrobore les droits réclamés par les roumanophones en 1989 (Heintz, 2014 : 400), le résultat négatif est influencé par la Russie. Celui-ci est le principal fournisseur d'énergie de la Moldavie et il menaçait de couper le gaz et l'électricité et de provoquer une déstabilisation politique si l'on programmait l'unification de la Moldavie et de la Roumanie. Ceci est renforcé par le fait que certaines zones de la RSS de Moldavie refusaient le rapprochement avec la Roumanie : la Gagaouzie (au sud du pays) et la Transnistrie (côté est du Dniestr) font une déclaration unilatérale d'indépendance. Le gouvernement moldave déclare nulles les deux proclamations, mais l'armée russe avec l'aide des cosaques occupe la zone de Transnistrie. Les tensions augmentent et donnent lieu à des épisodes de violence. En réponse les milices moldaves récemment formées essayent d'intervenir et traversent le Dniestr, mais ils ne peuvent pas garantir la protection de la population face à l'armée russe. Cette situation mène à une brève guerre civile en 1992 en Transnistrie. Assez rapidement un cessez-le-feu est proposé entre moldaves, russes et transnistriens engendrant une série de négociations : il faut établir les délimitations des deux territoires. La Transnistrie doit créer sa constitution qui aura un statut spécial dans le cadre de la République de Moldavie, et l'armée russe doit quitter le territoire. Mais celle-ci maintient sa position sur le territoire et le conflit devient une des situations gelées en Europe (Heintz, 2014 : 400). En février 1994 les élections parlementaires ont lieu, et six mois plus tard, en juillet, le parlement approuve la nouvelle constitution.

Cette nouvelle étape politique de la jeune démocratie moldave n'est pas un chemin facile : tous les gouvernements en période démocratique ont pour but de légitimer le nouvel état créé, face à une population en même temps nationaliste et multiethnique sous le coup d'une grave crise économique (Heintz, 2014 : 405). À cela il faut ajouter la lutte pour le pouvoir entre les différents partis politiques (notamment une grande opposition entre les pro-européens et les pro-russes - représentés par le Parti Socialiste); la corruption politique systématique et administrative et la reconnaissance institutionnelle des différentes ethnies et langues<sup>6</sup>. Les grèves et manifestations de 1995 illustrent les tensions : étudiants, ouvriers et intellectuels roumanophones s'organisent pour protester encore une fois contre les graves problèmes économiques ainsi que la politique de non-reconnaissance d'une culture et d'une histoire roumanophone; contrastant avec l'accès à la culture russe ou turque pour les minorités ethniques. Cette politique est guidée par le désir de distinguer encore une fois la culture moldave de la roumaine (Heintz, 2008 : 9). En 2001 le Parti Socialiste au pouvoir décide de reconnaître le russe comme seconde langue officielle mais cela provoque des conflits interethniques à travers le pays (Danero et Verschueren, 2009 : 113-114). Enfin, la question de la Transnistrie s'ajoute à toutes ces problématiques qui freinent l'évolution de l'Etat Moldave.

Pendant plusieurs années, le Parti Socialiste de la République de Moldavie continue à avoir une forte représentation au parlement et gagne les élections en 1998 (mais les partis pro-européens se forment en coalition et l'empêchent de prendre le pouvoir). Il gouverne grâce aux résultats électoraux de 2001, 2005 et 2009. Pourtant ces dernières élections (2009) seront dénoncées par les leaders des autres partis politiques, qui les considèrent comme frauduleuses. Cette situation provoque des violentes manifestations à Chisinau qui dégénèrent en une forte rébellion pendant laquelle le parlement est incendié. Le gouvernement moldave accuse la Roumanie d'avoir tenté un coup d'État et prend la décision d'organiser des nouvelles élections en 2010, au cours desquelles le Parti Socialiste emporte le plus de voix. Comme en 1998, les partis pro-européens créent une coalition. Cette situation se répète lors des dernières élections en date, en décembre 2014. Pourtant, même si les partis pro-européens aimeraient rejoindre la

---

6voir *Academia Romana combatte "limbamoldoveneasca"*

<http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http://www.ziua.ro/news.php?data=2007-11-22%26id=1760&title=Academia%20Romana%20combate%20%22limba%20moldoveneasca%22%3A%20ZIUA> consulté le 10 mars 2016

Roumanie pour pouvoir intégrer l'Union Européenne, c'est très peu envisageable car la politique russe a une forte influence sur le plan politique moldave. La majorité des postes politiques, économiques et administratifs sont occupés par des russophones, pendant que les roumanophones émigrent en Roumanie et en Italie (mais aussi ailleurs) pour chercher de meilleures conditions de vie. D'une certaine façon, cette situation place la Moldavie, une fois encore comme une région-satellite russe à majorité roumanophone (Ruzé 1997 : 163).

Malgré les améliorations tant au niveau politique qu'économique et social ces dernières années, et malgré la volonté de changement qui meut le pays, la situation politique est peu stable, la croissance économique basse et le pays reste le plus pauvre de l'Europe<sup>7</sup>. Et même si en 2014 l'économie moldave avait eu une croissance d'un 4,6%, depuis 2015, on commence à sentir la récession suite au grand vol d'argent<sup>8</sup>.

L'absence de processus d'industrialisation pendant le XIXème et XXème siècles; la disparition du marché traditionnel après la chute de l'URSS ; le conflit en Transnistrie et la dépendance énergétique au gaz provenant de la Russie (les ressources énergétiques du pays se concentrent du côté transnistrien) ont déstabilisé l'économie moldave plusieurs fois pendant la période postsoviétique (Ruzé 1997 : 163). L'économie actuelle reste dépendante du secteur agricole (fruits, légumes; vin et tabac<sup>9</sup>), qui devient indispensable pour compléter les salaires dans le cadre familial. Il existe très peu d'investisseurs étrangers en Moldavie et les infrastructures publiques, tels que les centres éducatifs ou les hôpitaux, se trouvent dans une situation très précaire avec de nombreuses limitations à tous les niveaux.

Cette situation de pauvreté générale a poussé de nombreux moldaves à quitter la Moldavie et à s'établir à l'étranger afin d'apporter un soutien financier à leurs familles. Jusqu'en 2014 les citoyens moldaves devaient obtenir un visa pour pouvoir sortir du pays, or l'accès à ce visa comportait des conditions très restrictives<sup>10</sup>. Les personnes qui ne pouvaient obtenir ce visa avaient alors recours à l'immigration clandestine, partant

---

7Voir l'article de Smolar : [http://www.lemonde.fr/europe/article/2011/11/28/la-moldavie-en-deprime-postrevolutionnaire\\_1610096\\_3214.html](http://www.lemonde.fr/europe/article/2011/11/28/la-moldavie-en-deprime-postrevolutionnaire_1610096_3214.html) consulté le 30 janvier 2016

8Idem

9 Voir le site web de la CIA: <https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/md.html> Consulté le 28 mars 2016.

soit par leurs propres moyens, soit en se confiant aux réseaux mafieux de trafic humain (Moschitz, 2012). À partir de 2007, quand la Roumanie est devenu état-membre de l'UE, beaucoup de moldaves ont demandé la citoyenneté roumaine pour pouvoir émigrer plus facilement du pays : pour cela, ils devaient justifier que leur ancêtres étaient nés pendant la période où la Moldavie et la Roumanie étaient un seul état (Heintz, 2008 : 15). Ainsi, rien qu'en 2007, 300.000 moldaves ont opéré cette demande (Heintz, 2008 : 15). Actuellement on compte un million d'expatriés moldaves, dont une partie travaille clandestinement dans les grandes villes de l'Europe occidentale (Heintz, 2008 : 16). Les émigré(e)s envoient de l'argent à la famille qui est restée en territoire moldave, pour assurer sa survie et améliorer ses conditions de vie (comme construire ou restaurer la maison), mais cet argent est rarement destiné à être investi dans des projets locaux. Ce phénomène d'exode massif est devenu une vraie question politique, économique, sociale et démographique : la majorité des émigrants viennent des zones rurales et fuient une situation de chômage extrême. Cela cause un grand dépeuplement des villages, avec une population de plus en plus âgée et des enfants qui grandissent en l'absence de l'un de leurs parents, voire des deux parents (auquel cas ils sont confiés à d'autres membres de la famille, le plus souvent les grands-parents). Ces enfants auront l'espoir de quitter un jour la Moldavie à leur tour. On assiste également à une véritable "fuite des cerveaux", des personnes ayant suivi des études supérieures émigrent en Roumanie, Italie, France, Allemagne et d'autres pays d'occidentaux aspirant à l'accomplissement de leur projet professionnel.

Même si la Russie, l'Ukraine et la Roumanie accueillent beaucoup de travailleurs moldaves (permanents ou saisonniers), les relations avec ces pays voisins continuent à être complexes et parfois tendus. Actuellement la Moldavie se trouve menacée par le conflit à l'est de l'Ukraine qui oppose ce pays et la Russie, de par sa position géopolitique "intermédiaire" alors que la Transnistrie réapparaît comme un potentiel territoire de conflit (Eltchaninoff, 2014).

Après avoir exposé ce contexte historique, on comprend que les habitants de la Moldavie se questionnent à propos de problèmes culturels et identitaires. Ce territoire a été conquis à plusieurs reprises par plusieurs empires au cours du temps. Ce qui entraîne que la culture moldave a des traces et des éléments originaires de l'Empire Ottoman,

---

10 Voir le site web <http://www.gov.md/ro/content/la-un-de-la-obtinerea-regimului-liberalizat-de-vize-premierul-vizitat-punctul-de-trecere> consulté le 6 février 2016.

mais aussi de la Russie, de la Roumanie et même de la France. Depuis 1991, il y a des problématiques autour des revendications sur les symboles du pays (le drapeau, l'hymne, les nomenclatures, les structures territoriales, le système éducatif...) car une partie de la population veut récupérer les symboles roumains, tandis qu'une autre partie veut s'éloigner de cette tendance et même garder les symboles appartenant à la période communiste (Heintz, 2008 : 4).

Heintz (2008 : 4) distingue ainsi les deux groupes principaux en fonction de leur intention de vote : ceux qui s'estiment parler « roumain » ont l'habitude de voter pour les partis démocratiques (les pro-roumaines) et ceux qui considèrent leur langue comme « moldave » tendent à voter pour les partis socialistes, voire les communistes. Cet état de fait est aussi une question de génération, car il y a un grand écart idéologique entre les vieilles générations, lesquelles ont en général une nostalgie du régime communiste (« avant on était mieux ») et les nouvelles générations, qui ont grandi en période démocratique et ont eu une éducation roumanophone (Heintz, 2014 : 402). Habituellement cette partie de la population a une perception très négative par rapport à la Russie et la plupart d'entre eux sont favorables au rapprochement avec la Roumanie.

Par ailleurs, Heintz (2008 : 5) a pu constater que la langue utilisée dans l'espace public varie également en fonction du lieu : en zone urbaine, la langue la plus utilisée est le russe, laquelle est reconnue comme « langue pour la communication interethnique » sur tout le territoire moldave (Heintz, 2008 : 5). Par contre, dans la zone rurale, la langue la plus utilisée dépend de la langue du groupe ethnique du village, en tenant compte que ceux-ci sont des communes mono-ethniques (Heintz, 2008 : 5).

Un autre problème, toujours selon Heintz (2008 : 6) qui affecte les zones de campagne est que le lien entre la population rurale et le gouvernement est très faible. La police devient alors le représentant du gouvernement le plus direct au niveau local. Mais dans beaucoup de cas, la police escroque et intimide (en créant des relations de clientélisme) et les gens ont l'impression d'être toujours au service des élites politiques, lesquelles sont juste intéressées par leur enrichissement économique personnel (Heintz, 2008 : 6). Il en résulte une vraie situation de méfiance des villageois envers les administrations publiques.

Il est également important de parler du rôle des médias de communication : ils sont monopolisés par les grandes entreprises qui à leur tour servent les intérêts politiques. Vu que l'activité politique n'est pas du tout transparente, il existe une grande censure (et même autocensure) et une intimidation fréquente vis à vis des journalistes. Alors, les médias ne parviennent pas à retranscrire le débat public sur les questions économiques, politiques, sociales ou d'identité nationale. En d'autres termes : les médias ne contribuent pas à établir une culture identitaire commune et en conséquence, chaque journal et chaque chaîne TV finit par ne débattre qu'à travers sa ligne idéologique, excluant le reste des points de vue. Cela n'aide pas non plus au rapprochement des différentes communautés et groupes politiques (Heintz, 2014 : 402).

Toutes ces problématiques ont favorisé, après l'indépendance en 1991 une situation de crise identitaire, car derrière l'apparente uniformité qui se présente sur le plan religieux (93,3% de la population est de confession chrétienne orthodoxe<sup>11</sup>) demeurent de profondes divergences culturelles, comme nous venons de l'exposer. D'un côté il y a des ethnies avec des cultures différentes très revendiquées, de l'autre côté on observe un sentiment d'appartenance à un pays très jeune et peu développé. Smolar dans son article (2011), affirme que la Moldavie est "Indépendante depuis vingt ans mais écartelée entre deux langues et deux cultures, elle cherche à affirmer son identité et son ambition européenne".

Enfin on s'intéresse à l'étude de la photographie de famille dans ce contexte moldave, car notre but est savoir si on peut comprendre le problème identitaire au travers de la photographie de famille. L'influence de plusieurs cultures a pu provoquer une pratique photographique et une image de la famille en milieu rural spécifique à chaque zone. Ou au contraire, elle a pu créer une multiplicité de tendances photographiques sur un même territoire. Ainsi chaque famille chercherait la distinction de son groupe à travers de la photographie.

## **2.2. Anthropologie de la photographie**

Après avoir situé notre terrain d'étude, ce deuxième point introductif propose d'élucider le lien qu'il y a entre la photographie de famille, l'anthropologie et l'ethnographie à

---

<sup>11</sup>Voir le site web de la CIA: <https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/md.html>  
Consulté le 2 avril 2015.

travers différents travaux académiques, puisque on veut cerner ce qu'on comprend quand on parle de l'anthropologie de la photographie.

L'anthropologie visuelle analyse les images depuis un point de vue social et culturel, en tenant compte la relation entre image et être humain. Elle étudie les conséquences sur les relations humaines et démontre en même temps ses usages sociaux et communicationnels. Pour l'anthropologie, l'image est le résultat d'une symbolisation personnelle ou collective d'un groupe humain (Belting, 2001 : 30), c'est-à-dire que c'est l'être humain qui transforme et qui donne du sens à l'image par son regard. En même temps, selon Hans Belting (2001 : 34) l'image est bien une notion anthropologique car elle est utilisée pour comprendre le monde.

Les moyens avec lesquels travaille l'anthropologie de l'image sont multiples: le cinéma ; la peinture ; le dessin ; l'art ; les médias; la photographie ; enfin tous les aspects visuels de la culture. Ces outils peuvent aider à définir l'*anthropologie visuelle*, mais chacun le fait depuis sa méthode (Colleyn, 1999 : 21). Laplantine (2007 : 48) affirme que faire cette distinction entre domaines est très important car on ne peut pas parler de l'*image* en général. Chaque image est prise dans une histoire sociale et culturelle particulière et différente du reste (Laplantine, 2007 : 48). En plus, elle dépend aussi du regard de l'individu qu'il y a en face. Alors l'existence complète de l'image ne sera accomplie que dans une rencontre et une histoire (Laplantine, 2007 : 48).

Si on regarde brièvement l'histoire de l'anthropologie de la photographie, on constate que le lien entre les sciences sociales et la photographie n'a pas toujours été clair et que cela a provoqué plusieurs débats. Les premières expériences photographiques dans le domaine de l'anthropologie ont eu lieu très tôt, à partir de 1840, et coïncident avec le développement rapide de la photographie. À cette époque, la photographie est considérée comme une « copie du réel » (Conord, 2007 : 12). Mais avec le changement de siècle et la publication de nouveaux travaux théoriques, on a compris que la photographie travaille plutôt comme une *transformation* du réel : elle rend compte et mémorise un certain nombre de détails qui ne seraient pas perceptibles à première vue. De ce fait les anthropologues commencent à se questionner par rapport à ce que la photographie ne montre pas et mettent en évidence ses limites en face de la réalité (Colleyn, 1999 : 22). En effet, ils commencent à discerner le fait que la photo n'est pas un écran ou un miroir de la réalité, mais une reproduction d'un moment très particulier

dans une temporalité concrète. Bien sûr, il y a des aspects de l'image qui sont compris dans le réel, mais son appréhension se fait à travers la perspective de l'individu. Enfin, on peut dire que la multiplication de perspectives que cela comporte ne laisse pas la place à l'objectivité (Laplantine, 2007 : 51).

Pourtant l'origine de la reconnaissance de l'anthropologie visuelle photographique se trouve dans les années 40 du XX<sup>e</sup> siècle, aux États Unis avec les travaux de Margaret Mead et Gregory Bateson comme référence (Conord, 2007 : 11). Enfin, l'influence de ces chercheurs nord-américains est présente en Europe où on a commencé à appliquer les méthodes propres de l'anthropologie visuelle. Il ne faut pas oublier qu'on parle ici de la connaissance à travers le regard, une pratique de tradition européenne et occidentale très liée aux découvertes scientifiques. Il est très probable qu'on ne trouve pas les mêmes lignes de recherche dans d'autres pays ou régions en dehors des pays de tradition occidentale.

Actuellement, la photographie est comprise comme un mode de représentation, de construction de l'image de soi. À cause de cela, les sciences sociales la considèrent comme un des outils essentiels pour analyser et interpréter les clichés, provoquant des interrogations par rapport à sa lecture, surtout dans le contexte de la recherche scientifique (Conord, 2007 : 18).

Il n'est pas facile de définir le rôle de la photographie autour des sciences sociales. Dans l'introduction du numéro spécial de la revue *Ethnographie* sur la photographie Emmanuel Garrigues (1991 : 12) affirme que, pour les sciences sociales, la photographie est un langage, basé sur des images très riches en informations et avec des fonctions multiples.

De nombreux auteurs sont d'accord avec l'idée que la photographie est d'un côté un objet, un produit et de l'autre, est une pratique, un moyen d'expression. Garrigues (1991 : 11) considère que, d'après ce qu'il a pu constater lors de ses enquêtes ethnographiques, la photographie est une branche de l'ethnographie.

Ce langage-objet a sa propre nature iconique, laquelle serait la base d'une discipline photographique. Pourtant, cette discipline n'est pas toujours en dehors des débats et elle a du mal à s'établir en tant que telle (Garrigues, 1991 : 14). La question pour Garrigues (1991 : 14) est de savoir ce que la photographie apporte à la connaissance sur l'homme, c'est-à-dire comment l'homme s'informe de l'homme. Alors la liaison entre la

photographie et l'ethnologie se justifie par le fait que les deux aident à décrire la réalité sociale. L'objectif de l'ethnographie est de décrire et présenter un groupe social ou une communauté de la manière la plus détaillée possible (Garrigues, 1991 : 16). Alors, la photographie peut être traitée comme une ethnographie d'un groupe social, mais basée sur des images et non sur des mots (Garrigues, 1991 : 16). Elle est censée élargir le champ de vision de l'anthropologie.

Dans ces conditions, on peut assurer que la photographie est une technique, mais qu'elle est aussi une création artistique ; elle est un moyen de communication, une écriture, mais aussi une source de mémoire (Garrigues, 1991 : 18). Cette ambivalence cause la multiplication des fonctions et des registres. Et même si d'un côté, cela aide à l'adaptation de la photographie dans plusieurs domaines et terrains, de l'autre côté, il y a toujours une ambiguïté qui empêche de simplifier la relation entre les sciences sociales et la photographie (Garrigues, 1991 : 18).

Un des points très importants et à la fois complexes de l'anthropologie visuelle est, Selon Conord (2007 : 12) la subjectivité du regard lorsqu'il y a une production des images. Les points de vue se multiplient et les interprétations sont relatives à chaque acteur participant (soit le sujet *photographiant*, soit le sujet *photographié*, soit le sujet observateur). Et justement ce seront tous ces regards et contenus porteurs d'information qui intéressent l'anthropologie. Alors le but de la photographie n'est pas de traiter la vérité, mais plutôt d'enrichir la perspective de l'anthropologie (Conord, 2007 : 12).

Par contre Laplantine (2007 : 51) n'est pas d'accord. Pour lui, la photographie n'est pas un langage, mais comme l'ethnographie, elle est une forme d'expérience et un mode de connaissance non verbal désorganisé depuis le point de vue du discursif. Alors, elle fait partie du culturel, mais pas du langage. Selon cet auteur, ni la photographie ni l'ethnographie n'analysent l'« homme » ou la « femme » en général, mais elles montrent tel homme ou telle femme dans sa spécificité (Laplantine, 2007 : 51). Par contre pour lui, le langage a beaucoup à voir avec l'anthropologie. La nature de celui-ci est tout à fait différente en cela de l'ethnographie ou de la photographie. L'anthropologie garde une distance discursive qui cherche la confrontation entre image et langage ; elle transforme la réalité sociale en langage. Donc l'anthropologie de l'image s'appuie sur l'information qui retient la photographie et l'ethnologie pour réaliser une réflexion critique (Laplantine, 2007 : 51).

Dans la présentation de son ouvrage collectif *Photographie, ethnographie, histoire* (1995) Beaugé et Pelen soutiennent que l'ethnologie et l'histoire peuvent utiliser les mêmes sources d'information données par les images (Beaugé et Pelen, 1995 : 8). Leur travail est aussi important car ils considèrent qu'il y a, depuis les études anthropologiques, trois manières différentes de se servir de la photographie: la photographie vue comme méthode; comme source; comme objet (Beaugé et Pelen, 1995 : 9). En tant que méthode, on utilisera la photo comme témoignage pour légitimer notre écrit, notre commentaire (Beaugé et Pelen, 1995 : 14). Alors l'anthropologue en même temps qu'il est photographe, montre sa perspective à travers ses clichés (Beaugé et Pelen, 1995 : 14)

Si on voit la photographie comme source anthropologique, on la traitera comme telle quand on s'interrogera sur la représentation de l'image. Cette approche est importante car comme on l'a déjà vu, la photographie a été longtemps traitée comme un miroir de la réalité. À ce moment-là, il n'y avait pas de réflexion sur l'apport ou la représentation des images car elles étaient considérées comme complètes de signification (Beaugé et Pelen, 1995 : 12). Dans ce cas, la photographie accompagne le texte et doit aider à le comprendre.

En tant qu'objet, la photographie est observée par l'anthropologue. Ici, il ne doit pas être forcément photographe en même temps, car le plus important est d'analyser les photos faites par les autres, comprendre pourquoi elles existent, quel est leur contexte et quelle est leur fonction (Beaugé et Pelen, 1995 : 10).

Dans ce projet, nous traiterons la photographie comme objet, car ce qui nous intéresse c'est de comprendre quel est rapport entre photographie et famille en Moldavie. Qui prend les photos ? Quel type de photos possède les familles moldaves avec lesquelles on peut parler? Qui est représenté sur les photos ? Quelle est l'esthétique de ces photos? Quelles sont les représentations de ces clichés et leur fonction dans le cas de chaque famille particulière ? Finalement, il s'agit d'observer au cas par cas pour comprendre des aspects plus généraux et systématiques qui peuvent se répéter dans la société et la culture moldave contemporaine, mais aussi celle de la période soviétique.

Il ne faut pas oublier que la photographie de famille fait partie de l'intime, du privé. Sa spécificité est à définir car les éléments (les modes de production, les contenus, les

fonctions et son appropriation au sein du groupe social) varient selon la société et la période historique.